

Feuilleton du PETARD.

Une Soirée Bourgeoise

DANS LA RUE PAYETTE

PAR CHICOT.

Dernièrement on remarquait beaucoup de lumières aux quatre croisées d'un appartement situé au second dans une maison de la rue Payette ; cela n'avait pas le faste, le brillant du Cercle des Etrangers, mais cependant cela annonçait quelque chose ; ces quatre fenêtres, bien également éclairées, avaient un air de fête, et les laborieux habitants de la rue Payette qui n'ont pas l'habitude de faire de grandes dépenses d'éclairage, se disaient en regardant les quatre croisées qui faisaient honte au reverbère : "Certainement il y a ce soir quelque chose d'extraordinaire chez monsieur Lupot."

M. Lupot est un honnête négociant retiré du commerce depuis peu de temps. Après avoir vendu pendant trente ans de la papeterie, sans avoir une seule fois recours à un voisin ou à un ami, pour les paiements de la fin du mois, M. Lupot, ayant amassé huit mille piastres, avait vendu son fond et quitté le commerce pour se livrer aux douceurs de la vie domestique, pour être aux petits soins près de son épouse, madame Félicité Lupot, femme essentiellement nonchalante, qui était fort bien placée dans un comptoir, tant qu'il ne s'agissait que de rendre la monnaie de cent sous, mais qui perdait la tête lorsque cela allait plus loin. Cela ne l'avait pas empêchée de faire le bonheur de son mari (ce qui prouve qu'il n'est pas nécessaire d'avoir de l'esprit pour cela), et de lui donner une fille et un garçon.

La demoiselle était l'aînée ; elle venait d'atteindre sa dix-septième année, et M. Lupot, qui n'avait rien négligé pour l'éducation de sa fille, se flattait de lui trouver un mari ailleurs que dans les pains à cacheter ; d'autant plus que mademoiselle Célanire ne montrait aucun goût pour le commerce, et se croyait une vocation décidée pour les beaux arts, depuis qu'elle avait fait, à douze ans, le portrait de son père

en pompier avec du crayon rouge, et parce qu'un an plus tard elle avait joué de mémoire, *Des pois, des fèves et du ble-d'Inde*, sur le piano.

M. Lupot était fier de sa fille qui était peintre et musicienne, qui était d'un pouce plus grande que monsieur son père, qui se tenait droite comme un soldat anglais, qui faisait la révérence comme un acrobate, qui avait un nez aquilin trois fois long comme les nez ordinaires, une bouche dans le même genre, et des yeux si malins, si espiègles, qu'on ne les trouvait pas facilement.

Le petit Lupot n'avait encore que sept ans ; on lui passait tout, vu son extrême jeunesse, et M. Hubert profitait de la permission pour faire le diable du matin au soir ; car son père l'aimait trop pour le gronder, et sa mère était trop nonchalante pour se mettre en colère.

Or, un matin, M. Lupot s'était dit : "J'ai une jolie fortune, j'ai une charmante famille, j'ai une épouse qui ne s'est jamais mise en colère ; mais cela ne suffit pas dans ce monde pour être invité, recherché, pour qu'on parle de moi enfin. Depuis que j'ai quitté le papier velin et la cire à cacheter, ma société ne s'est composée que de quelques amis, anciens marchands comme moi, qui viennent faire la partie de vingt et un ou de loto ; mais je veux voir mieux que cela ; ma fille ne doit pas vivre dans un cercle si resserré ; ma fille a une vocation prononcée pour les arts, je dois recevoir des artistes ; je donnerai des soirées, des thés, des punchs même, si cela est nécessaire ; on jouera la bonillotte et l'écarté ; car ma fille a le loto en horreur : enfin je veux qu'on parle de mes réunions, et que Célanire y trouve un mari digne d'elle."

M. Lupot avait été près de sa femme, qui était assise sur son grand fauteuil élastique, caressant son chat couché sur ses genoux, et il lui avait dit :

"Machère Félicité, je veux donner des soirées, recevoir beaucoup de monde..... Nous vivons dans une sphère trop étroite pour notre fille qui est née pour les arts, et pour notre fils Hubert, qui, je crois, fera parler de lui."

Madame Lupot, sans cesser de caresser son chat, avait répondu : "Eh bien, qu'est ce que cela me fait tout cela..... est ce que je vous empêche de recevoir du

monde..... pourvu que cela ne cause aucun embarras..... d'abord ne comptez pas sur moi pour faire quelque chose.

—Tu ne feras rien du tout, Félicité que les honneurs du salon. Il faudra se lever à toute minute ?.....—Tu y mets beaucoup de grâce. moi, j'ordonnerai tout et Célanire me secondera.

Mademoiselle Célanire, enchantée du projet de son père, avait sauté à son cou, en s'écriant : "Oh oui, papa, invitez beaucoup de monde, je vais apprendre des contredanses, afin de savoir faire danser, et finir ma tête de Bélisaire, que vous ferez encadrer pour ce soir-là."

Et le petit Hubert sautait déjà au milieu du salon, en disant : je prendrai du thé, du punch et des gâteaux ; je prendrai de tout."

Puis M. Lupot s'était mis en course ; il avait été voir les amis de ses amis, des gens qu'il connaissait à peine, et il les avait invités en les priant d'amener leurs connaissances. M. Lupot avait jadis vendu du papier rose à un pianiste et des crayons à un dessinateur ; il s'était rendu chez ses anciennes pratiques, les priant d'honorer sa soirée de leur présence, et d'y amener des artistes de leurs amis. Enfin M. Lupot avait pris tant de peine pour se faire une nombreuse réunion, que pendant quatre jours il avait couru tout Montréal, gagné un gros rhume et dépensé sept livres dix sous de cariole : ce n'est pas tout plaisir de donner une soirée.

Le grand jour, ou plutôt le grand soir était arrivé : on avait allumé toutes les lampes ; on en avait même emprunté chez quelques voisins..... car Célanire avait trouvé que les trois lampes que l'on possédait ne suffisaient point pour éclairer le salon et la chambre à coucher. C'était la première fois que M. Lupot empruntait quelque chose à ses voisins ; mais aussi c'était la première fois qu'il donnait un thé.

Depuis le matin M. Lupot était occupé à faire les préparatifs de la soirée ; il avait commandé les gâteaux, les rafraîchissements, acheté des cartes, brossé ses tables, relevé ses draperies ; madame Lupot était restée assise dans son fauteuil, en répétant : "J'ai crains que cela ne soit très fatigant de recevoir du monde."

Célanire avait terminé son Bélisaire, qui ressemblait beaucoup

à Barbe-Bleu, et auquel on avait fait l'honneur d'un cadre gothique, que l'on avait placé bien en vue dans le salon. Mademoiselle Lupot avait une fort belle toilette ; une robe nouvelle, les cheveux nattés à la princesse Louise : tout cela devait nécessairement faire impression sur l'assemblée.

Hubert avait un petit matelot neuf, ce qui ne l'empêchait pas de faire la culbute dans la chambre, de monter sur les meubles, de toucher aux cartes, de les prendre pour faire des capucins, d'ouvrir les armoires et de mettre la main sur les gâteaux.

Quelquefois la patience échappait à M. Lupot, et il s'écriait : "Madame, faites donc finir votre fils !..... Mais alors madame Lupot répondait sans tourner la tête : "Faites-le finir vous-même, monsieur ; vous savez bien que c'est vous qui le corrigez."

Huit heures venait de sonner, et personne n'était arrivé. Mademoiselle Lupot regardait son père qui regardait sa femme, laquelle regardait son chat. Le père de famille murmurait de temps à autre : "Est-ce que notre soirée se passera entre nous ? Et il jetait des regards désolés sur ses quinquets, ses tables, ses apprêts de cérémonie. Mademoiselle Célanire soupirait, regardait sa toilette, et se regardait dans la glace. Madame Lupot se contentait de dire : "C'était bien la peine de tout mettre sens-dessous-dessus ici." Quand au petit Hubert, il sautait dans la chambre, en répétant : "S'il ne vient personne, nous aurons bien plus de gâteaux à manger."

Enfin on frappe : c'est une famille de la rue Saint Denis, d'anciens parfumeurs qui ont conservé de leur état l'habitude de se couvrir d'odeurs ; à leur entrée dans le salon, c'est comme si l'on venait d'ouvrir des cassolettes ; une vapeur de jasmin, de vanille, frappe l'odorat ; on est étourdi, on en a mal à la tête.

D'autres personnes ne tardent pas à arriver : M. Lupot ne connaît pas la moitié des gens qu'il reçoit, et qui lui sont amenés par d'autres personnes qu'il connaît à peine. Mais il est dans l'enchantement, dans le ravissement. On lui dit, en lui présentant un jeune fashionable : "Voilà un de nos premiers pianistes, qui a bien voulu sacrifier un grand concert pour venir à votre petite soirée."—Ensuite c'est un chanteur de salon, homme délicieux, que l'on s'arrache dans toutes les réunions, et qui, quoique fort enrhumé, consentira à faire jouer la société d'une de ses dernières compositions.—Celui-ci est un sous-rédacteur du *Monde* qui déclamera un poème contre les francs-maçons.—Cet autre est un peintre célèbre qui n'a pas encore fait de tableaux à la vérité, mais c'est parce qu'il ne connaît personne à Montréal pour apprécier la bonne peinture.

(A continuer.)